

*L'école des femmes : recueil de textes sur les adultes en  
contexte universitaire.*

Simone LeBlanc Rainville

Volume 1, numéro 1, 1988

À propos d'éducation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057507ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057507ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rainville, S. L. (1988). Compte rendu de [*L'école des femmes : recueil de textes sur les adultes en contexte universitaire.*]. *Recherches féministes*, 1(1), 125–128. <https://doi.org/10.7202/057507ar>

Laserre). L'ouvrage pondère aussi l'importance des écoles ménagères : si les tenants de l'école ménagère avaient la voix forte et la plume alerte, il faut se rendre à l'évidence que les parents n'y voyaient pas nécessairement le lieu idéal de formation de leurs filles. Comme l'expliquent Dumont et Daigle, « c'est l'hypertrrophie du discours sur l'enseignement ménager qui en a assuré la réputation. Dans les statistiques, ce cours a toujours accueilli une clientèle très minoritaire par rapport à l'ensemble des institutions d'enseignement féminines » (p. 201).

Ces mêmes auteurs remettent en cause l'opinion couramment répandue que les filles auraient été plus instruites que les garçons. Détrompons-nous et cessons de confondre alphabétisation et instruction : si les Québécoises savent davantage lire et écrire que les hommes au 19<sup>e</sup> siècle, ces derniers sont toujours plus nombreux à l'école et étudient plus longtemps. Ces exemples illustrent la contribution novatrice de cet ouvrage à l'historiographie de l'éducation au Québec.

Le système des couvents mis en place par les religieuses a fait l'objet de tant de critiques virulentes au cours des années 1960, que nous n'en conservons souvent que le souvenir de ce qu'en ont dit ses détracteurs. Cette histoire des couventines par son approche systématique nuance fortement l'image sclérosée que nous avons des religieuses et de leurs couvents. Elle met en lumière les ambiguïtés du discours et de la pratique éducative, ainsi que les contradictions entre le rôle de développement assumé par les religieuses et leur rôle intégrateur et conservateur.

Marie Lavigne  
Québec

**Textes réunis par Liliane Goulet et Lyne Kurtzman. *L'école des femmes*.  
Recueil de textes sur les étudiantes adultes en contexte universitaire,  
publiés par le groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la  
recherche féministes de l'Université du Québec à Montréal, Montréal,  
1986, 142 p.**

---

On se souvient que dans *L'École des femmes* de Molière, Arnolphe, rêvant d'une épouse complètement soumise et fidèle, veille à ce que sa jeune pupille soit maintenue dans l'ignorance totale de la vie jusqu'au jour où elle deviendra sa femme. Pour ce quadragénaire misogyne, les femmes sont aussi bêtes que dangereuses :

Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;  
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,  
Rien de plus infidèle; et, malgré tout cela,  
Dans le monde ont fait tout pour ces animaux-là.

Le recueil publié par le GIERF s'intéresse à ces « animaux-là » et au sort qui leur est maintenant réservé dans cette jungle masculine qu'on appelle l'université. Les nombreux visages que prend aujourd'hui Arnolphe pour les empêcher de satisfaire leur besoin de connaissance y sont habilement démasqués.

Le grand public croit généralement que, de nos jours, les femmes se sentent parfaitement chez elles à l'université. Après tout, ne forment-elles pas la moitié de la population étudiante ? Le savoir n'est-il pas neutre ? La science n'est-elle pas le modèle par excellence de l'objectivité ? *L'École des femmes* vient démontrer, témoignages à l'appui, que dans les faits, les femmes restent des êtres marginaux en milieu universitaire. Le territoire du savoir institutionnalisé continue d'être le fief des hommes. Ce sont eux qui, aujourd'hui comme hier, définissent les règles du jeu.

Dans ces hauts lieux du savoir balisés au masculin, l'étudiante adulte se trouve dans une situation particulièrement aliénante. « Une exilée dans le territoire de la science », dit l'une. « Une immigrante dans son pays d'adoption », dira l'autre.

C'est de ces « étrangères » qu'il est principalement question dans cette publication, bien que certains des problèmes auxquels elles se heurtent se posent également aux jeunes étudiantes et même aux professeures chevronnées. Parmi ces problèmes se trouvent l'absence de confiance en soi, le malaise que crée la valorisation excessive du savoir théorique et la difficulté que représente la prise de la parole.

Le recueil se divise en deux chapitres. Le premier constitue le plat de résistance. Le second se compose de huit court textes qui ne manquent ni de saveur ni de piquant. Comme il est impossible d'extraire ici la « substantifique mœlle » de tous ces aliments, je n'offrirai que quelques bouchées grapillées selon la subjectivité de mon appétit.

« Le rallye universitaire », premier chapitre du recueil, est le compte rendu d'une recherche-action portant sur les femmes et le savoir universitaire. L. Goulet et L. Kurtzman ont interviewé vingt-quatre étudiantes adultes inscrites à l'UQAM dans sept programmes différents. L'analyse du contenu de ces entrevues fait apparaître d'abord l'urgence que ressentent ces femmes de retourner aux études et la crainte de ne pas être à la hauteur. Vient ensuite l'identification des très nombreuses pierres d'achoppement qui parsèment la route du diplôme. Pour survivre dans cet univers auquel la vie ne l'a pas préparée, l'étudiante adulte doit surmonter une kyrielle d'obstacles qui vont des bousculades de l'inscription au sexisme des professeurs, de l'hermétisme du langage universitaire à la dévalorisation du savoir expérientiel, du paternalisme à la méconnaissance du savoir des femmes, en passant par l'inévitable sentiment de culpabilité que fait naître la nécessité de partager son temps entre les études et la famille.

Ce premier texte renferme une vingtaine de « piste de solution ». Si elles recevaient toute l'attention qu'elles méritent, ce n'est pas uniquement l'éducation des femmes adultes qui en serait améliorée, mais celle aussi du reste de la population étudiante.

Le second chapitre s'intitule : « Variations sur la problématique ». Chacune à sa manière, Monique Imbleau, Micheline de Sève, Simone Landry, Lesley Lee, Ginette Thériault, Jacqueline Lamothe, Beate Ellrich et Hélène Pedneault viennent illustrer le thème amorcé dans la première partie, c'est-à-dire le rapport spécifique qu'entretiennent les femmes avec le savoir et avec l'institution universitaire.

Si, comme le souligne Michèle Jean dans la préface, ces textes permettent de constater que la réflexion s'est systématisée, ils ne me paraissent pas aussi rassurants que le dit la préfacière. Certes, ils ouvrent la voie à de nouvelles

recherches, mais ils laissent entrevoir du même coup l'immensité de la tâche qui reste à accomplir. Et les périls qui nous guettent !

En lisant, par exemple, le bilan de Ginette Thériault sur le dossier de la reconnaissance des acquis, on peut se réjouir de ce qu'à l'heure actuelle tous et toutes "admettent en principe la nécessité de reconnaître les apprentissages effectués en dehors de l'école". Mais le texte évoque aussi le spectre de la scolarité à rabais que l'on risque d'offrir aux adultes et qui pourrait bien représenter une solution facile, économique et peu dérangeante pour le système en place. Une telle mesure n'aiderait pas les femmes à sortir de leur condition actuelle. Elle ne leur permettrait pas non plus de contribuer plus efficacement à l'amélioration de la société.

Dans le texte qui a pour titre « Rapport des femmes à l'appareil universitaire », Jacqueline Lamothe réfléchit sur le langage en tant qu'instrument à la fois du savoir et de la communication du savoir. Elle aboutit à ce terrible constat : « le discours universitaire traditionnel est un discours sexué mâle. Les femmes en sont exclues aux niveaux du contenu et de l'expression ». La mutation du discours scientifique que souhaite le linguiste reste difficile à réaliser. Les recherches sur les parlers masculin et féminin dont fait état Beate Ellrich le confirment : à l'université, c'est le sexe qui, essentiellement, détermine le statut de la personne qui parle. Dans ces conditions, faut-il s'étonner si nos cris n'ont pas encore été tous entendus ?

Vu sous cet angle, les apports du féminisme universitaire n'invitent pas à triompher. Si les troublantes révélations de Shirley McIntyre<sup>1</sup> ne nous avaient pas déjà convaincues que l'heure du ressac anti-féministe a sonné dans les universités canadiennes, le texte de Simone Landry, professeure à l'UQAM, ne nous permettrait plus de jouer les autruches. Dans cette institution que nous, les « hors Québec », considérons si progressiste, les femmes risquent fort de devenir proportionnellement moins nombreuses qu'elles ne l'étaient au début des années 80. Les conséquences de la stagnation ou, pire encore, de la diminution des effectifs féminins sont alarmantes. L'auteure les passe en revue les unes après les autres et chacune fait frémir. En effet, que risque-t-il d'arriver dans nos institutions si, à l'UQAM, là où les acquis des femmes semblaient si assurés, les effets de la crise économique et de la montée de la droite contraignent les féministes à se montrer discrètes quand ce n'est pas à prendre le maquis ? Madame Landry ne manque cependant pas de tracer des lignes d'action. Loin d'inciter à la démobilisation, elle nous invite, au contraire, à la vigilance, à la recherche de nouveaux modes d'action, à l'invention de nouveaux modèles d'insertion dans l'université et, finalement, à la solidarité. Mais ces mesures suffiront-elles à sauver celles que l'auteure appelle les nouvelles vestales ? « Après nous être brûlées pendant des siècles au service de nos maris et de nos enfants », ne sommes-nous pas en train, demande-t-elle, « de nous consumer de la même manière au service de la cause des femmes » ?

Les étudiantes apprécieront ce recueil, les professeures y trouveront un sujet de débat et une source d'inspiration, mais les personnes capables d'effectuer les vrais changements qui s'imposent à l'université se donneront-elles la peine de le lire ? Il faut le souhaiter car, comme le dit S. Landry :

« [...] une université où la voix et les valeurs des femmes seraient entendues et prises en compte, c'est-à-dire où les femmes pourraient exercer autant

d'influence que les hommes, pourrait revêtir un tout autre visage que celui que nous connaissons, un visage plus nuancé, plus ouvert, plus complet. »

Simone LeBlanc-Rainville  
*Université de Moncton*

- 
1. *Bulletin de l'Association canadienne des professeurs d'université*, janvier 1987, p. 7-11.